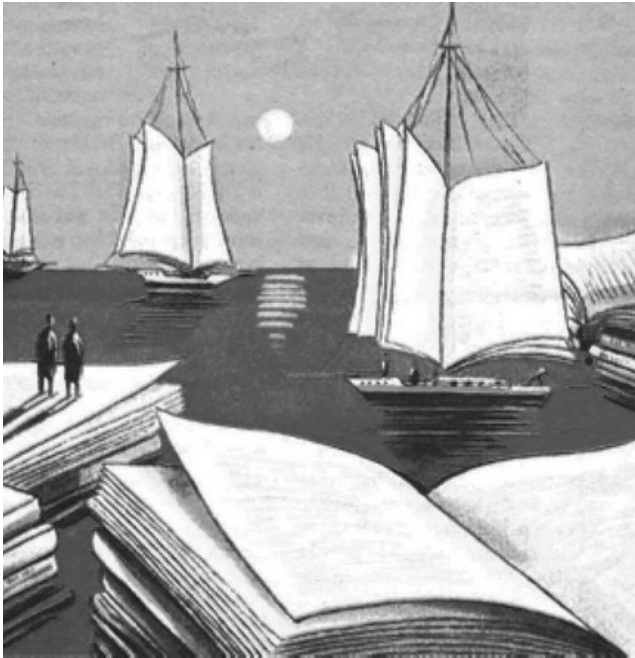


« LA LITTÉRATURE-MONDE. BREF RÉSUMÉ D'UN DÉBAT COMPLEXE. »

PAR ELISABETTA SIBILIO ET LAURA BUZZEGOLI, UNIVERSITÉ DE CASSINO (ITALIE)



RÉSUMÉ

Cette contribution vise à expliquer brièvement l'idée qui est à l'origine d'un mouvement apparu ces dernières années dans le domaine de littérature. Sa « naissance » du mouvement remonte à la publication, dans « *Le Monde* » du 15 mars 2007, d'un manifeste intitulé « Pour une littérature-monde en français ». Les signataires, 43 écrivains français et francophones du monde entier, y soutiennent la nécessité d'abandonner le concept de littérature nationale pour parvenir à la conception de la littérature comme expression artistique du monde entier, indépendamment de la langue d'écriture.

Dans la deuxième partie Laura Buzzegoli analyse un texte particulièrement représentatif de cette idée, Partir de Tahar Ben Jelloun, l'un des signataires les plus connus du manifeste.

1ÈRE PARTIE,

PAR ELISABETTA SIBILIO

Au cours des dernières décennies, dans les études littéraires, on s'est de plus en plus éloigné de la notion de "littérature nationale" pour faire prévaloir une approche transnationale, qui n'est plus liée à une dimension territoriale ou linguistique. Si déjà en 1827, réagissant à la position de Herder prônant un rapport de nécessité entre langue, nation et littérature, Goethe soutenait que la notion de littérature nationale avait peu de pertinence et qu'elle devait être remplacée de toute

urgence par celle de Weltliteratur (littérature mondiale), le processus qu'il espérait s'est avéré extrêmement complexe et peut-être, en ces termes, irréalisable (Moretti, 2000).

Toute analyse du champ littéraire ne peut plus, du moins depuis les années quatre-vingt-dix du siècle dernier, éviter une contamination par des approches disciplinaires que la tradition culturelle et éducative de l'Occident avait toujours présentées comme séparées du champ de la littérature ou explicitement comme ses antagonistes. La sociologie, la politique et l'économie, avec leurs implications éthiques et esthétiques modernes, ont donné naissance, en particulier dans la sphère anglo-saxonne, à de nouvelles disciplines littéraires telles que gender, women, gay, lesbian, black, ethnic, postcolonial ... studies, parfois avec le paradoxe d'obtenir un effet discriminant des auteurs et des productions littéraires, les séparant de leur contexte culturel et historique.

Partant de l'hypothèse que le roman est le genre littéraire qui montre de la façon la plus évidente les mutations et les évolutions du champ littéraire et de ses relations avec le monde, de sorte que, à différentes époques, et en particulier à la nôtre, le terme roman est essentiellement considéré comme un synonyme de littérature, le débat théorique récent peut être résumé autour de l'opposition littérature mondiale / global novel, où nous entendons par ce dernier « le roman qui aspire à une dimension mondiale, notamment en termes commerciaux » (Morace, 108). Comme le montre très bien Rosanna Morace (2014), cette opposition découle à son tour, avec des raisons et des résultats différents, d'oppositions telles que centre / périphérie (Moretti, 1994) ou planétaire / globale (Spivak, 1990). Ce débat est ensuite tombé, sous différentes formes, dans certains contextes nationaux occidentaux avec des résultats différents et dans une confusion terminologique générale dans laquelle les néologismes et les réinterprétations de termes "traditionnels" rendent difficile la formulation d'une image claire. L'idée d'une « littérature mondiale » s'est en fait trouvée confrontée aux catégories assez récentes des ...-phonie (francophonie, hispanophonie, etc.) ou de littératures postcoloniales, catégories formées à partir de la langue, la première, ou de la situation géographique (avec toutes sortes d'implications historiques et politiques), la seconde. Comme l'a souligné Pascale Casanova (1993) dans les années '80 en Angleterre, la catégorisation de la « littérature du Commonwealth » semblait vouloir faire croire à un nouvel ordre mondial multiculturel, sans frontières ni barrières politiques, ethniques et linguistiques où il n'y aurait pas de centre ni de position dominante. Salman Rushdie, l'un des acteurs principaux de ce

monde littéraire, avait présenté (en 1982) sa situation en tant qu'écrivain anglophone et postcolonial dans des termes beaucoup moins idylliques, même si ce n'est sans un espoir fort: «C'est ce qui rend les migrants aussi importants: le fait que les racines, la langue et les normes sociales sont trois des points les plus importants pour définir ce qu'est un homme. Le migrant, qui a nié les trois, est obligé de trouver de nouvelles manières de se décrire, de nouvelles manières d'être un homme. [...] nous sommes des hommes traduits. Normalement, on pense que quelque chose est toujours perdu dans une traduction : je persiste obstinément à soutenir que quelque chose peut aussi être gagné. » (Rushdie, 1982).

Le débat sur cette question s'est développé beaucoup plus récemment en France. En 2004, Jacques Chevrier a introduit le terme «migritude». C'est un concept qui dépasse de loin la simple juxtaposition de la migration et de la négritude : « ce néologisme renvoie à la fois au thème de l'immigration et au statut d'expatrié de la plupart de ces écrivains qui ont quitté Dakar et Douala pour Paris, Caen ou Patin. Loin d'être une source d'ambiguïté, cette loi semble avoir désinhibé les auteurs quant aux questions d'appartenance » (Chevrier, 2004). Mais un débat complexe et articulé s'est développé à partir de la publication, dans "Le Monde" du 15 mars 2007, d'un manifeste intitulé Pour une littérature-monde en français et signé par 44 auteurs de différentes manières liées au mouvement de la « migritude ». En principe, le manifeste ne diffère pas beaucoup de ce qu'on vient de voir pour le Royaume-Uni si ce n'est que, si la nouvelle situation était élaborée par les institutions académiques et littéraires, dans le cas de la France, la nécessité d'une définition allant au-delà de la francophonie, dont le manifeste déclare ouvertement la mort, naît pour ainsi dire d'en bas. Pour ces auteurs, le référent n'est plus constitué, même symboliquement, par la France ou les pays francophones, mais par le monde, compris comme un espace ouvert et non délimité par des frontières. Les 44 ont conclu en célébrant la création d'une nouvelle « littérature mondiale en français », transnationale, dans laquelle « la langue finalement libérée du pacte exclusif avec la nation s'ouvre au dialogue des cultures en dehors de toute forme d'impérialisme culturel » ou linguistique.

Dans une interview à Libération Alain Mabanckou, l'un des principaux représentants de ce mouvement, raconte la naissance du Manifeste.

"L'idée a germé en Afrique, au moment de l'édition 2006 du festival Étonnants voyageurs de Bamako, au Mali. Avec Michel Le Bris, Abdourahmane Waberi et Jean Rouaud, nous avons discuté du paysage littéraire d'expression française et avons jeté les bases de ce qui allait être le Manifeste des 44 écrivains pour une « littérature-monde ». Un an plus tôt, à l'occasion du salon du livre, j'avais évoqué dans Le Magazine littéraire et Le Monde ce que j'entendais par « littérature francophone », un ensemble vaste et éclaté et dont les tentacules s'étendent sur cinq continents, la littérature

française étant une littérature nationale. L'idée était d'imaginer celle-ci comme un élément de la littérature francophone et non, comme c'est le cas, de toujours définir les lettres francophones comme une dépendance de la littérature française. [...]. Le terme de « littérature-monde » s'est alors imposé, et nous avons commencé à ébaucher les grandes lignes du projet et à rechercher les écrivains qui partagent cette idée d'une ouverture au monde." (Mabanckou, 2007)

Et il explique les termes par lesquels la notion de Littérature-monde s'oppose à celle de Francophonie :

"Il demeure que la francophonie est vue aujourd'hui comme la continuation de la politique étrangère de la France par un moyen détourné. Les écrivains français n'ont pas été invités au salon du livre de mars 2006 consacré aux littératures francophones alors que la France, jusqu'à preuve du contraire, est un membre de l'Organisation internationale de la francophonie. C'est là une preuve que nous sommes toujours dans la logique déplorable du ghetto, même si les intentions louables des organisateurs étaient de mettre en avant les « voix venues d'ailleurs ». Nous devons apprécier l'écrivain francophone parce qu'il est avant tout un écrivain, et non un auteur qui se contenterait de perpétuer la langue française. La défense de la langue n'est pas son rôle exclusif." (Mabanckou, 2007).

Pascale Casanova, dans son incontournable *La république mondiale des lettres* soutient l'existence d'un « universel littéraire » bâti sur la liberté conquise par quelques écrivains révoltés et révolutionnaires :

"Quoi qu'en dise la légende dorée de la littérature, il existe une invisible et puissante fabrique de l'universel littéraire. Cette République Mondiale des Lettres a son méridien de Greenwich, auquel se mesurent la nouveauté et la modernité des œuvres. [...] Mais le pays de la littérature n'est pas l'île enchantée des formes pures. C'est un univers inégal, un territoire où les plus démunis littérairement sont soumis à une violence invisible. L'histoire proposée ici est celle des révoltés et des révolutionnaires littéraires qui sont parvenus à inventer, par la création de formes nouvelles, leur liberté d'écrivains." (Casanova, 2008 quatr. cov.)

Dans ses *Conjectures on world literature*, Franco Moretti pose le problème (car, selon lui, étudier la littérature monde est un problème, un défi) par le biais de deux métaphores parallèles. Le système d'une littérature nationale est comme un arbre, avec ses ramifications et ses déviations du tronc principal. La métaphore qui décrit la littérature monde est plutôt celle d'une vague, qui ne s'arrête pas aux frontières, qui efface les détails et les différences. Étudier la littérature monde est pour Moretti être conscient de cette contradiction sans essayer de la concilier, de la résoudre. Il faut être « une épine dans le pied, un défi intellectuel permanent aux littératures nationales ».

BIBLIOGRAPHIE

Pour une littérature-monde en français, «Le Monde», 15 mars 2007, Liste des signataires : M. Barbery, T. Ben Jelloun, A. Borer, R. Brival, M. Condé, D. Daeninckx, A. Devi, A. Dugrand, E. Glissant, J. Godbout, N. Huston, K. Kwahulé, D. Laferrière, G. Lapouge, J.-M. Laclavetine, . Layaz, M. Le Bris, JMG Le Clézio, Y. Le Men, A. Maalouf, A. Mabanckou, A. Moï, W. Mouawad, Nimrod, W. N'Sondé, E. Orner, E. Orsenna, B. Peeters, P. Rambaud, G. Pineau, J.-C. Pirotte, G. Polet, P. Raynal, J.-L. V. Raharimanana, J. Rouaud, B. Sansal, D. Sitje, B. Svit, L. Trouillot, A. Vallaeys, J. Vautrin, A. Velter, G. Victor, A. A. Waberi. Casanova, P.,
- La World fiction, Une fiction critique, « Liber »,16, suppl. « Actes de la Recherche en Sciences Sociales », décembre 1993, 100.

À PROPOS

Elisabetta Sibilio est professeure de Littérature française à l'Université de Cassino et du Latium méridional (Italie) où elle dirige aussi le laboratoire d'études littéraires et inter artes. Spécialiste de la poésie du XIX siècle, elle a publié des essais sur Lautréamont, Baudelaire, Laforgue, Rodenbach, sur le théâtre classique (Racine et Molière) et sur le roman de l'extrême contemporain (Modiano, Houellebecq, Carrère, Daeninckx). Ces dernières années, elle a concentré ses travaux sur la représentation de la pauvreté en littérature.

2ÈME PARTIE : PARTIR, EXEMPLE D'UN VASTE UNIVERS, PAR LAURA BUZZEGOLI

Dans le monde contemporain, la littérature ne veut plus être délimitée par des barrières géographiques, mais s'ouvre au monde dans un continuum sans plus de limites et d'obstacles. Ainsi, la littérature francophone devient littérature-monde et aborde des thèmes et des sujets discutés dans toutes les autres littératures.

L'un des sujets abordés par la littérature contemporaine de langue française est celui du dépaysement des personnages dans les différents contextes où se déroulent les récits. Que ce soit en France, ou en Espagne, en Italie ou en Afrique, le sentiment commun est celui d'égarement et d'éloignement dans un monde que la société contemporaine a écrasé en le rendant méconnaissable aux yeux de n'importe quel protagoniste.

Aujourd'hui plus que jamais, les personnages sont dans la description d'un monde qu'ils ne reconnaissent pas. Dans ce contexte étrange, qui les rend vulnérables, en proie à une peur de l'autre et de tout ce qui les entoure, ils sont obligés de se réfugier dans une mémoire désormais utopique, dans le rêve et l'espoir d'un monde différent.

A partir de ces réflexions, je voudrais attirer l'attention sur le roman de Tahar Ben Jelloun *Partir*. L'écrivain marocain est considéré comme l'un des écrivains francophones contemporains les plus prolifiques et les plus connus. Auteur de plus de vingt-cinq romans, il a reçu de nombreux prix, dont le Prix Goncourt avec *La Nuit sacrée* en 1987. Ben Jelloun est connu du lecteur comme le témoin et le narrateur de réalités politiques, historiques et sociales difficiles. Écrire, pour lui, c'est donner une voix à ceux qui ne pourront jamais parler (Bengt, p.323). C'est exactement ce qu'il fait dans son texte *Partir*.

Dans le roman, les actions ont lieu à Tanger dans les années 1990. L'histoire se déroule entre le détroit de Gibraltar et l'Espagne en suivant le protagoniste, Azel, un jeune homme de 25 ans diplômé en droit mais au chômage. Ben Jelloun décrit la tragédie humaine de l'immigration. Le Fil Rouge qui unit tous les personnages est le désir de partir, de quitter son pays d'origine à la recherche d'un endroit meilleur, où les rêves de chacun puissent se réaliser. Azel, qui a perdu tout espoir dans son pays d'origine, ne peut, et il le répète sans cesse, que « brûler la route...partir ». *Partir* n'est pas facile, Azel est conscient de la fin que beaucoup de ses amis ont trouvé dans la mer. L'écrivain met immédiatement en évidence les laideurs de ces traversées :

"I leur arrive d'y faire allusion, surtout quand la mer rejette les cadavres de quelques noyés. Ils disent, elle s'est encore enrichie et nous doit bien un geste ! Ils l'ont surnommée « Toutia », un mot qui ne veut rien dire, mais entre eux ils savent que c'est l'araignée tantôt dévoreuse de chair humaine, tantôt bienfaitrice parce que transformée en une voix leur apprenant que cette nuit n'est pas la bonne et qu'il faut remettre le voyage à une autre fois." (Ben Jelloun, 2006, p.10)

C'est la mer qui dicte les lois pour certains d'entre eux, comme pour Nouredine, cousin d'Azel, mort noyé pour avoir poursuivi son rêve de recommencer une vie nouvelle. Malgré tout cela, le jeune protagoniste décide de partir et de quitter sa terre.

Quand vient le temps de quitter le Maroc, Azel commence à penser à son pays, à ce qui l'attend, en n'éprouvant que *honte*. Il est intéressant de noter qu'avant d'éprouver de la peur, un jeune garçon a honte de quitter un pays qui a étouffé tous ses rêves, où il est impossible d'exister. Honte de ne pas avoir réussi à se réaliser dans son lieu d'appartenance et de devoir chercher cette fortune tant convoitée dans un pays où il restera pour toujours étranger à lui-même et où l'illusion d'un avenir meilleur disparaîtra dès qu'il y posera le pied.

En attendant son départ, Azel écrit une lettre intéressante et poignante à son pays, dont je reprendrai quelques lignes :

"Cher pays, aujourd'hui est un grand jour pour moi, j'ai enfin la possibilité, la chance de m'en aller, de te quitter, de ne

plus respirer ton air, de ne plus subir les vexations et humiliations de ta police, je pars, le cœur ouvert, le regard fixé sur l'horizon[...] ; je suis prêt à changer, prêt à vivre libre. [...] Je me dirige vers d'autres lieux, je vais enfin gagner ma vie, ma terre n'a pas été clémente, ni avec moi ni avec beaucoup de jeunes. [...] cher pays tu es mon soleil et ma tristesse." (Ben Jelloun, 2006, p.89)

Azel part en laissant derrière lui la brutalité d'un pays où même respirer était devenu impossible et où les humiliations étaient fréquentes. Le protagoniste est prêt à vivre libre dans un lieu qu'il ne connaît pas mais dans lequel il espère avoir une vie meilleure, où il pourra cultiver ses rêves et où l'existence deviendra quelque chose de juste et de digne. Le pays qu'il quitte est pour lui à la fois le soleil et la tristesse. Cette dichotomie décrit exactement le lieu d'où part Azel : un lieu qu'il a aimé et détesté à la fois, qui l'a fait sourire, avec ses amis, et avec eux pleurer et souffrir. Partir est donc une solution possible, le seul espoir que peut-être, au-delà de la mer, il existe quelque chose de différent. Une fois sur le sol espagnol, Azel s'apercevra tout de suite que les choses ne sont pas comme il les avait espérées et que partir aussi reste un verbe sans espoir, en lequel il est facile de croire mais presque impossible de vivre. Dans un dialogue entre Azel et Malika, son amie et voisine, il lui explique combien il est difficile de tout quitter et de partir et que peut-être habiter ce rêve la nuit est la seule solution possible. Dans ce chapitre, Azel raconte, à travers la figure de l'amie, la condition des femmes au Maroc. Dans un lieu où il y a peu de place pour la femme, où elle ne peut que travailler, penser à la maison, se marier et marcher la tête baissée dans la rue, Malika rêve d'étudier, de réussir à s'émanciper et de trouver un travail qui la rendra heureuse. Mais ce rêve est brisé par ses parents qui ne lui permettent pas d'étudier et de devenir ce qu'elle désire :

"Parfois, elle passait à côté de son collègue, et imaginait ce qu'elle aurait pu devenir. Mais son rêve, celui de partir, de travailler et de gagner de l'argent, était devenu dérisoire." (Ben Jelloun, 2006, p.123)

Le rêve de Malika, comme celui de tant d'autres filles, est destiné à rester piégé dans son esprit. La route qui conduit à Tanger, dira-t-elle à plusieurs reprises, disparaîtra peu à peu, tout comme cet espoir qu'elle garde jalousement. Le pays étouffe et écrase Azel et tous les amis dont il parle dans le récit. Le roman ne raconte pas seulement les rêves détruits par un lieu qui ne peut pas les comprendre ni les accueillir, mais aussi les vies brisées et disparues dans les eaux au nom de cet espoir tant désiré et si courageux. Mais même pour ceux qui ont réussi la traversée, ce qui les attend dans le pays étranger, c'est une existence de solitude et d'exploitation, de compromis en échange de choses nécessaires à la survie, comme l'argent ou le visa pour rester en terre étrangère. Azel se rendra vite compte qu'il a poursuivi une utopie qui ne l'a conduit qu'à la ségrégation dans quatre murs humides :
"Le soir Azel se retrouva seul dans la petite chambre. Il avait

envie de sortir mais craignait la réaction de Miguel." (Ben Jelloun, 2006, p. 93)

Sa maison a disparu sous les décombres d'une illusion détruite par la dure société. Azel est maintenant un homme seul, destiné à la fragmentation dans la recherche d'un lieu qui le fasse se sentir en sécurité mais qu'il ne trouvera jamais jusqu'au jour de sa mort.

Ben Jelloun tisse un récit complexe qui montre que les questions apparemment différentes de la migration clandestine, du terrorisme et du fondamentalisme religieux sont étroitement liées aux politiques économiques qui concernent le monde entier. *Partir* est un texte qui ne concerne pas seulement l'Afrique mais toute l'Europe, devenant ainsi un texte transnational. Ce n'est pas un roman qui appartient à la seule *Littérature-monde*, mais il a en lui une approche cosmopolite qui dissout les liens avec son pays d'origine.

Les destins des personnages et du protagoniste du roman sont condamnés à la misère et à la mort à cause de la société contemporaine du monde entier, où il n'y a plus de place pour rêver et poursuivre l'espoir d'une existence meilleure. Chaque lieu devient un point de départ et de fuite. Il n'y a pas de meilleur ailleurs pour qui que ce soit, qu'il soit français ou africain. Pour tous, indistinctement, il n'existe qu'un ailleurs utopique dans lequel espérer. Un ailleurs qui, trop souvent, disparaît dans les eaux de l'immense mer.

Comme on lit en couverture : « j'y habite déjà en rêve », tout est dans un rêve, dans un espoir brisé.

BIBLIOGRAPHIE

- T. Ben Jelloun, *La nuit sacré*, Gallimard, 1987 ;
- T. Ben Jelloun, *Partir*, Paris, Gallimard, 2006 ;
- N. Bengt, *Les mots et le corps. Étude des procès d'écriture dans l'oeuvre de Ta-har Ben Jelloun*. Stockholom, Uppsala Universit, 1996 ;
- R. Oko Ajah, *Transgressing borders or bodies, deconstructing geographies in Tahar Ben Jelloun's Partir*, Revista do Centro de Estudos Africanos USP, S. Paulo, 2008, pp.187-202 ;
- V. Swamy, « Pour une littérature-monde » : *Tahar Ben Jelloun's Partir*, Contemporary French and Francophone Studies, Vol.13, N. 4, September 2009, pp.471-478 ;

À PROPOS

Laura Buzzegoli est docteure de l'Université de Cassino et du Latium méridional (Italie) en langue et littérature modernes depuis Octobre 2019. Sa thèse porte sur la biographie fictionnelle dans la littérature française. Ses axes de recherche se fondent principalement sur la littérature française contemporaine, et en particulier sur la distinction entre lieu et espace, en étudiant comment les personnages de roman se perçoivent par rapport aux lieux.